

Artiste de caractère

La Tribune · 4 nov. 2017 · STEVE BERGERON steve.bergeron@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Rita Letendre a eu 89 ans mercredi dernier. La peintre originaire de Drummondville n'a pas signé le Refus global comme la plupart de ses collègues automatistes dont elle s'est largement inspirée. Elle a toutefois très vite égalé, voire surpassé ses



pairs. Et elle est assurément une des artistes de cette époque qui ont le mieux réussi de leur vivant. Au début des années 1970, son conjoint Kosso Eloul et elle étaient certainement les plus en vue et les plus riches de la région torontoise.

C'est du moins ce que rapporte Ray Ellenwood, professeur émérite de l'Université York de Toronto, qui connaît personnellement Rita

Letendre et est probablement le plus grand spécialiste du mouvement automatiste montréalais du côté du Canada anglais. Non seulement a-t-il commis l'essai *Egregore : A History of the Montréal Automatist Movement* en 1991 de même que plusieurs articles universitaires sur les signataires du Refus global, mais il a traduit le célèbre manifeste en anglais ainsi que la poésie de Claude Gauvreau et de Thérèse Renaud, entre autres.

« J'ai toujours été choqué de voir à quel point on ignorait, à Toronto, ce qui s'est passé sur le plan artistique à Montréal durant cette période. Quelques-uns comme Borduas et Riopelle y ont percé, mais c'est pas mal tout. Ce qui m'a surtout intéressé du mouvement automatiste, c'est qu'il était interdisciplinaire. On pense toujours aux peintres en premier, mais il y avait aussi les écrivains comme Gauvreau, les danseuses et chorégraphes comme Françoise Sullivan et Jeanne Renaud, la comédienne Muriel Guibault, le photographe Maurice Perron... »

Ray Ellenwood était de passage à Sherbrooke cette semaine pour le vernissage de Formes, couleurs,

énergies, consacrée à Rita Letendre. Installée à la Galerie d'art du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke, l'exposition, qui comporte des oeuvres allant de 1948 à 2011, n'est pas une rétrospective, précise-t-il. La plupart des tableaux sont des 20 dernières années. Certaines périodes sont manquantes, dont celle entre 1955 et 1960, au cours de laquelle Letendre a créé des oeuvres dans le style plasticien que Ray Ellenwood aime beaucoup.

MÈRE ABÉNAQUISE

Formes, couleurs, énergies donne toutefois une excellente idée du caractère de l'artiste, née d'un père québécois et d'une mère abénaquise. Aînée de plusieurs enfants, elle sera obligée de quitter l'école lorsque sa famille déménagera à Montréal, quand elle avait 12 ans. Les railleries dont elle sera victime dans son jeune âge, à cause de ses origines autochtones, contribueront à forger sa personnalité et à développer sa débrouillardise.

« Lorsqu'elle vivait avec Kosso, Rita a toujours été la plus adroite du couple, celle qui était toujours prête à se servir de ses mains. C'est elle qui avait réalisé la plupart des travaux dans leur maison. Elle pouvait faire n'importe quoi », rapporte Ray Ellenwood.

Rita Letendre a quand même fréquenté l'École des beaux-arts à Montréal, le temps de faire ses classes (deux oeuvres de cette époque, datées de 1948 et 1949, figurent dans l'exposition), mais elle quitte l'établissement dès 1950 pour se frotter au même art que ses nouveaux amis, soit la peinture abstraite. Elle partage la

vie du sculpteur et peintre Ulysse Comtois pendant une quinzaine d'années.

« Rita apprenait vite. Le chemin que Fernand Leduc a réalisé en dix ans, Rita l'a fait en deux ans. Elle a aussi joint l'Association des artistes non figuratifs de Montréal », poursuit Ray Ellenwood à propos de celle qui est devenue une figure marquante de ce courant. Dès ses débuts, la peintre s'est distinguée par sa force plastique puisée à même la couleur et la lumière. À sa première exposition, La matière

chante (1954), elle reçoit l'assentiment de ses pairs et de la critique.

Autre moment important : l'obtention d'une bourse du Conseil des arts du Canada pour aller étudier en Europe en 1962. « Au même moment, elle participe à une exposition sur la peinture moderne canadienne à Spoleto, en Italie. Ses toiles étaient aux côtés de celles de Borduas et Riopelle. C'est là que sa carrière a vraiment été lancée... et qu'elle a rencontré Kosso Eloul. »

OUBLIER LA PÂTE

Amoureuse de l'artiste israélien, dont elle partagera la vie jusqu'au décès du sculpteur en 1995, Rita Letendre le suit en Californie où elle réalise, en 1965, une murale de 20 mètres carrés, Sunforce. C'est la consécration. Les commandes affluent de partout. Le couple vivra un temps entre Los Angeles, New York et Toronto et choisira la dernière pour s'établir en 1969.

« Sunforce a changé beaucoup de choses pour Rita. Avant, elle utilisait surtout la pâte, ce qui est impossible sur un mur extérieur. C'est là qu'elle recourt au motif de la flèche, déjà dans

son oeuvre, en hard-edge acrylique, presque industriel. Pour les entreprises, c'était parfait! C'était net et ça avait de la force. Sa carrière a explosé. Quand je suis arrivé à Toronto en 1972, les créations de Rita étaient partout », rapporte le professeur originaire de l'Alberta.

Rita Letendre a essayé de revenir vivre au Québec en 2004. « Mais ça n'a pas marché, j'ignore pourquoi. Elle est donc retournée à Toronto. Elle ne peint plus, elle a des problèmes de mobilité, mais elle est encore toute là », dit le professeur en pointant sa tête. « Et je crois qu'elle serait contente de cette exposition. »